

Lost in Translation

Fiche complète

Bob Harris, star de cinéma dont la carrière décline, arrive à Tokyo pour tourner une publicité. Bob a conscience qu'il se trompe - il devrait être chez lui avec sa famille, jouer au théâtre ou encore chercher un rôle dans un film -, mais il a besoin d'argent.

Du haut de son hôtel de luxe, il regarde la ville, mais ne voit rien. Il est ailleurs, détaché de tout, incapable de s'intégrer à la réalité qui l'entoure, incapable aussi, à cause du décalage horaire, de dormir.

Dans ce même hôtel, Charlotte, une jeune américaine tout juste sortie de l'université, accompagne son mari, photographe de mode de la jet set. Ce dernier semble s'intéresser davantage à son travail qu'à sa femme.

Se sentant délaissée, Charlotte cherche un peu d'attention. Elle va en trouver auprès de Bob. Entre le comédien d'âge mûr et la toute jeune femme se noue alors une étrange relation :

perdus dans cet univers où tout leur est étranger, ils rêvent de changement affectif, mais craignent de s'y risquer.

Abandonnés à eux-mêmes, insomniaques, sans même se confier vraiment l'un à l'autre, les voilà qui errent ensemble dans Tokyo, la nuit. Cette émouvante "brève rencontre" redonnera-t-elle un sens à leurs vies ?

L'Avis de la Rédaction

Bob Harris (Bill Murray) est un célèbre acteur dont la carrière bat de l'aile et qui arrondit ses fins de mois en allant tourner des publicités pour une marque de whisky à Tokyo. Charlotte (Scarlett Johansson), 25 ans, loge dans le même hôtel avec son mari photographe. Ces deux personnes de deux générations différentes traversent une crise conjugale, ils vont se rencontrer et apprendre à se connaître en déambulant dans les couloirs d'hôtel et les rues de Tokyo. LOST IN TRANSLATION raconte leur histoire d'amour et d'amitié.

À la sortie de son premier film, VIRGIN SUICIDE, la fille de Francis Ford Coppola avait estomaqué les spectateurs en réussissant à nous faire pénétrer dans l'intimité et capter le malaise des adolescents, à cent milles lieux du style "rentre dedans" des Larry Clark et consort. VIRGIN SUICIDE était-il un accident, un de ces chefs d'œuvre du septième art qui ne s'explique pas et ne se répète pas ? LOST IN TRANSLATION vient nous rassurer car pour être franc, c'est un deuxième coup de "maîtresse" !

À la différence des réalisateurs de sa génération, Sofia Coppola ne fait pas un cinéma tape à l'œil. En effet, n'importe quel cinéaste indépendant allant tourné à Tokyo, aurait filmé la ville monstre en accéléré sur la musique d'un groupe branché. Et qui dit cinéma indépendant dit caméra DV que l'on bouge dans tous les sens avec des surexpositions pour bien capter le désarroi des personnages. Sofia Coppola, elle, a tenu à filmer avec de la pellicule, à choisir ses angles avec rigueur sans jamais donner dans la surenchère.

Si la réalisatrice sait filmer les rues de Tokyo, les couloirs d'hôtel impersonnel, l'"anonymité", c'est parce qu'elle le fait avec une classe époustouflante mais toujours en toute timidité. Car finalement, toute la force de Sofia Coppola, c'est de ne pas se revendiquer comme une cinéaste avec des maîtres *à-suivre-et-à-pomper*, mais comme une photographe, une styliste de mode, une peintre (trois métiers qu'elle exerce), une musicienne et surtout une femme... Elle sait capter mieux que personne ce décalage tant horaire que culturel, ces déambulations nocturnes dans des couloirs d'hôtel de luxe, ses néons multicolores qui se reflètent dans les vitres des taxis. Aidé par la splendide partition de Kevin SHIELDS, la réalisatrice nous invite à flâner dans son univers, un univers sensuel et charnel dans lequel on aime se perdre depuis VIRGIN SUICIDE. Sofia est une femme de goût et elle le laisse entrevoir sans s'adonner au "too much" très en vogue ces temps-ci. Et même si l'aspect picturale et sonore est une qualité

essentiel de ce film, il ne faut pas oublier que Sofia Coppola est aussi une actrice (elle a joué entre autre dans LE PARRAIN 3) et qu'elle sait les comprendre.

Comment ne pas être troublé par la manière dont elle arrive à filmer Scarlett Johansson dans son intimité sans aucun voyeurisme et sans aucune vulgarité (et pourtant le film s'ouvre sur son derrière !). Ainsi, la jeune actrice dont on avait découvert le talent dans L'HOMME QUI MURMURAIT A L'OREILLE DES CHEVAUX et surtout GHOST WORLD irradie l'écran. Comment ne pas tomber amoureux d'elle, de ses moues et de sa voix un brin enrouée ? Sofia Coppola avait réussi à filmer de la même manière la nonchalance de Kristen DUNST dans VIRGIN SUICIDE. On était peut-être en droit d'appréhender comment elle allait réussir à filmer un homme et pas n'importe lequel : Bill Murray. L'acteur comique trouve ici son plus beau rôle, tout en non dit et en fragilité. Le couple formé par les deux acteurs fait des étincelles et est l'un des plus attachant et bouleversant vu ces dernières années à l'écran.

Il est certain que lorsque Francis Ford Coppola va sortir son prochain film, on risque de parler du "nouveau film du père de Sofia Coppola" tant celle-ci a continué l'œuvre du grand cinéaste et a réussi à se hisser à son niveau !

A l'heure où tombent les verdicts des plus beaux films de l'année 2003, LOST IN TRANSLATION s'impose déjà comme l'un des meilleurs de cette nouvelle année.

*Matthieu Perrin
RFM – Comme au Cinéma*

Entretien avec Sofia Coppola et Ross Katz

Sofia, après les personnages féminins, arrive l'homme d'âge mûr...

Sofia Coppola:

...qui fait sa crise de la cinquantaine au Japon, dans un pays où il n'est déjà pas difficile, naturellement, de se sentir perdu. Charlotte, elle, se pose la question de ce qu'elle est en train de faire de sa vie, une interrogation courante quand on approche de 25 ans. Ces deux personnes n'ont rien en commun - son mariage à elle est récent, tandis que lui est en couple depuis longtemps. Mais il va naître entre elles une forme d'amitié, à cet instant précis, parce que leur crise d'identité est similaire, et qu'elle est exacerbée par le fait d'être dans un pays étranger. Essayer d'y voir clair dans sa vie dans un moment pareil... Et pourtant, c'est aussi à ça qu'on pense quand on est en voyage.

L'idée de LOST IN TRANSLATION est-elle née à la suite d'un voyage spécifique au Japon ?

Sofia Coppola:

L'envie de faire un film au Japon est venue après plusieurs voyages. J'y suis allée six ou sept fois, entre vingt et vingt-cinq ans. L'idée a mûri en passant du temps à Tokyo, notamment au Park Hyatt : j'aime bien le fait que, dans les hôtels, on finisse toujours par croiser les mêmes personnes, une sorte de complicité se crée, même si on ne les connaît pas, et même si on ne leur parle pas. Le fait d'être étranger au Japon rend les choses encore plus décalées. On souffre du décalage horaire, et on fait le bilan de sa vie au milieu de la nuit. Par ailleurs, j'aime énormément Bill Murray, et je voulais écrire un rôle pour lui, qui montre sa face sensible - celle qu'on voit un peu dans Rushmore...

Le Park Hyatt dont vous parlez, c'est celui qu'on voit dans le film ?

Oui, bien que je n'y sois pas allée à chaque fois - c'est tout de même un hôtel de luxe ! Cet hôtel a quelque chose de très spécifique et d'étrange : la ville est un chaos, et voilà cet oasis de silence, flottant au coeur de Tokyo. Il y a un " bar américain " et un " restaurant français ", mais à la Japonaise...

Ross Katz :

La piscine, aussi, est étonnante. Et la vue - on s'asseyait près des baies vitrées, on regardait Tokyo 40 étages plus bas, et on se demandait : " Comment diable va-t-on pouvoir faire ce film en quatre semaines et demi ? " Mais Sofia a toujours eu une vision très précise de son film. Pour elle, il s'agissait d'un moment particulier, privilégié, pendant lequel vous échangez quelque chose de fort avec quelqu'un, et cet échange n'a pas de sens précis, ni en soi, ni dans votre vie. Chacun vient d'horizons différents, mais chacun vit des expériences assez comparables. Sofia parlait de ces souvenirs d'instant précis, très courts, qu'on garde toute sa vie - c'était une jolie façon de décrire le film.

Sofia, êtes-vous repartie au Japon pour écrire le scénario, ou chercher l'inspiration ?

Sofia Coppola :

Je ne l'ai pas écrit à Tokyo. De mes séjours, j'avais rapporté des photos. Beaucoup des lieux où se passe le film sont des endroits où je suis allée. J'ai un ami, Charlie Brown, qui me fait toujours découvrir de nouveaux endroits.

Evidemment, Charlie Brown est un surnom : il s'appelle Fumihiko Hayashi et dirige un magazine de mode. Dans LOST IN TRANSLATION, on le voit chanter " God save the queen ". Il chante toujours cette chanson, et cette image était une des premières autour desquelles je voulais faire un film... Je suis retournée à Tokyo un an avant le tournage, avec des amis. J'ai filmé en vidéo tout ce qui me paraissait intéressant, et c'est d'après cela que j'ai travaillé sur le scénario. Certaines séquences viennent directement de là : la séance d' " aqua-aerobic " dans la piscine, ou le dîner au Shabu-shabu.

Et puis il y avait aussi ces campagnes de pub qu'on voit au Japon : des stars américaines qui défendent des produits tout en paraissant un peu gênés de le faire. Je me moque de ça gentiment. Je ne dénonce pas une quelconque hypocrisie. C'est juste si étrange d'être au Japon, et, en levant la tête, de voir Brad Pitt vendre du café, ou même de voir le visage de Brad Pitt flotter au milieu d'un distributeur de boissons... Ça fait partie de ces choses incongrues qu'on voit au Japon, comme la réplique parfaite d'un bistro français...

Comment est-ce qu'on tourne un film américain - indépendant et à petit budget - entièrement en extérieurs au Japon ?

Sofia Coppola :

C'est une aventure ! Mais c'est ce que j'aime aussi à Tokyo : tout est différent - culturellement différent, et exotique. Même faire les courses est une expérience unique. On comprend petit à petit les us et coutumes. On est arrivé pas mal de temps avant le tournage : huit américains, et le reste de l'équipe constitué de Japonais.

Ross Katz :

On ne peut s'embarquer dans une telle aventure que si l'on est prêt à accepter de voir ses plans changer sans cesse, ses idées être systématiquement rejetées, et que si on veut bien se préparer à travailler au jour le jour. Ce sont les différences de méthodes de travail, une sorte de protocole culturel complètement différent, même dans le domaine du cinéma.

Il a fallu s'ajuster - des deux côtés. Ni Sofia ni moi ne voulions débarquer au Japon et faire un film américain, à l'américaine. Par ailleurs, il y avait aussi la barrière de la langue. Un soir, nous tournions la séquence de l'alerte d'incendie, qui est censée se passer au milieu de la nuit. L'équipe de casting était formidable - mais presque exclusivement nippophone. Ils avaient recruté cinquante figurants, qui sont arrivés alors qu'on était prêt à tourner, caméra chargée, tout le monde en place - et tous les figurants étaient en costume cravate ! On s'est regardés : " Euh, mais c'est le milieu de la nuit... " Et les gens du casting répétaient à l'interprète : " Oui, oui, on est prêts ". " Mais, au milieu de la nuit, est-ce que les gens ne sont pas plutôt en pyjama ou en chemise de nuit ? " Alors notre costumière, Nancy Steiner, a récupéré auprès de l'hôtel tous les vêtements possibles, peignoirs, robes de chambre, kimonos, et on a rhabillé tous les figurants sur le parking... Ce genre d'incidents s'est répété plusieurs fois. Mais d'un autre côté, ce qui était plutôt excitant, c'est que ce qu'on vivait en termes d'incompréhension, de choc des langues et des cultures, n'était pas si différent de ce que vivaient les personnages...

Sofia Coppola :

Le respect et l'honneur sont deux valeurs fondamentales de la culture japonaise. Et nous voulions vraiment nous plier à la façon de faire japonaise. Mais je me souviens de ce qui s'est passé au Shabu-shabu : on n'avait l'autorisation de tourner dans le restaurant que jusqu'à 16 heures. On a dépassé de dix ou quinze minutes, et le propriétaire a coupé l'électricité. A ses yeux, nous lui manquions de respect. Le régisseur, aussi, se sentait déshonoré.

Avez-vous dû inventer des modes de communication alternatifs avec l'équipe japonaise ?

Sofia Coppola :

C'était un peu comme la scène du tournage de la pub avec Bill Murray, où tout est dix fois plus long à cause de la traduction ! Comme on était pressés, parler à un figurant, dans le fond, devenait un projet à part entière... Ross Katz : Il y a eu pas mal de mime et de " Pictionary ". Quand le traducteur n'était pas là, et qu'on essayait de décrire quelque chose, ça se finissait invariablement avec un crayon et un papier, et là les Japonais disaient : " Ah oui, oui, oui, OK, OK, OK... " On avait un électro formidable, Yuji Wada - " Wada-san " - qui a travaillé avec Godard et beaucoup d'autres. Il servait souvent d'interprète. Notre premier assistant, Takahide " Taka " Kawakami, est né à Osaka, mais il a vécu seize ans à New York, et parlait couramment les deux langues. Mais on se comprenait par signes, par dessins, par des regards aussi – et par le désir partagé de faire le même film.